



Jean-Philippe Ségot



DIMANCHE 20

Un oasis

Tandis qu'il faut bien brûler les feuilles au jardin en ces jours où l'automne emporte ce que fut un été de chagrin, d'autres feuilles occupent mes lectures, sous les rayons d'un soleil tiédi qui donne à cette saison en Pays basque comme un parfum réel d'éternité.

Guettant d'un oeil les vols de palombes, je me plonge dans un ouvrage remarquable qui vient de sortir chez Atlantica et qui symbolise à lui seul, le travail de grande qualité que produit Jean Le Gall et son équipe depuis un peu plus d'une année. Cette fois, c'est un livre de Léon Mazella, qui maîtrise émotion et plume, avec une finesse, une délicatesse joyeuse et un rien nostalgique, qui enchante mon dimanche après-midi de solitaire.

26 villages des Pyrénées en prose, en quelques pages, en précieuses feuilles, nous donnent à aimer encore plus, encore mieux, ceux que l'on connaît et nous donnent, aussi, l'envie d'en découvrir d'autres...

Léon Mazella sait écrire. Ce n'est pas si courant... Et comme son ouvrage s'ouvre sur « Pasajes, l'oasis », il me vient l'envie de vous livrer les lignes de l'auteur, tant j'ai longtemps cherché un texte qui puisse traduire mes émotions dans ce village que j'aime et où il doit être possible de choisir de vieillir doucement :

« C'est un village de pierre ocre qui a les pieds dans un bras de mer et que nous nous refuserons à comparer à Venise, même si la ressemblance y est frappante par endroits. Ou bien alors Venise est le Pasajes italien et n'en parlons plus.

Passés la zone industrielle et le port maritime hérissé de grues monumentales, par Lezo, le contraste est aussi saisissant que lors du passage inespéré d'un nuage sur le soleil de midi : on tombe littéralement sur un petit bijou tout en longueur - on aperçoit sa hauteur qu'après - nommé Pasajes, ou Pasaia, comme la montagne change soudain de stature et de statut en s'achevant de manière abrupte sur la côte. Nous parlons alors de falaises et le regard, de montagnard, devient étrangement atlantique même si l'on est au sommet du Jaizibel.

Le petit village de Pasajes est, dans cette zone - au sens où l'entendait Apollinaire -, une sorte de jardin intérieur, de territoire secret, d'oasis, de ferme élu

dans la foule grise. D'ailleurs, la réticence naturelle et délicate avec laquelle le passant ne vous indique pas directement le chemin mais plutôt le détour : "Pasajes, lequel ?" authentifie ce sentiment jaloux. Il y a plusieurs Pasajes. Pasajes San Juan, le port industriel, les faubourgs (faux bourgs ?) bref, le paysage tourne autour du pot et, à l'espagnole, parle avec beaucoup de bruit et de gestes amples - les bretelles d'autoroute, les ponts, les bateaux, la colline à flanc, les grues - et, au fond, c'est maternellement que le paysage entoure le village pour mieux le préserver des blessures d'un tourisme qui ne serait plus local et convenu. C'est une perle avec, à gauche, des ruelles en pente qui finissant à l'eau et, à droite, des escaliers étroits en guise de ruelles et munis de rampes, qui montent jusqu'aux arbres, où le village s'achève. D'un côté, cela sent le figuier et la mer, de l'autre l'hortensia et le tilleul. L'atmosphère est pré salée, elle hésite entre la mer et la terre. Le village est adossé à la montagne comme un enfant colle à sa mère, mais il regarde l'océan. Il est entre deux chaises...

Le partage du village a été fait au couteau : une rue, une seule, Donibane kalea (rue Saint-Jean) qui est un réservoir de fraîcheur et un conservatoire

d'odeurs familières, parallèle au bras de mer, ouvre le village. Tous les cinquante mètres environ, une arche enjambe Donibane kalea, car ici les maisons ont des membres et nous passons dessous avec le regard gourmand que l'on porte à une danseuse de flamenco lorsqu'elle retrousses ses lourds volants à dentelles.

Par bonheur, la rue est conçue pour la semelle et pas pour le pneumatique. On entre à Pasajes en rangeant son véhicule comme on ôte ses chaussures sur la margelle d'un lieu saint.

À cause des balcons au-dessus de l'eau, des nombreuses terrasses de restaurants où le merluza en salsa verde est roi, à cause des goélands, du triple alignement de barques bleues et du retentissement énorme de la sirène des bateaux qui prennent la mer Pasajes est un port qui oublie les Pyrénées. Mais à cause des vieux coiffés de bérets qui se chauffent sur les bancs, à cause de la belle place aux balcons débordant de géraniums et de linge mis à sécher, qui donnent l'impression que les maisons, elles aussi peuvent mettre les voiles, Pasajes est un village hybride. A cause de ces escaliers-rues qui serpentent dans le village en desser-

vant les maisons, qui sont bordés d'herbes folles, qui finissent dans la verdure et qui grimpent sec, et parce qu'on tourne le dos à la mer lorsqu'on les gravit, Pasajes est pyrénéen.

Ce singulier village a l'audace d'imposer au voyageur son église principale, celle du rez-de-chaussée du village, tout au fond (il y en a une autre à l'étage et une troisième à l'entrée) Donibane kalea profite de son statut de rue unique et donc incontournable pour finir par l'entrée de l'église! Autrement dit son intention ou son but est, ma foi, obligatoire, sauf à virer de bord vers la gauche, juste avant le perron, jusqu'à une placette habitée de bancs propices à l'attente et aux bavardages.

Cette église possède, au bout de son porche, outre une immense grille noire qui semble, paradoxalement, en interdire l'entrée, une grande maquette de goélette sous verre et une porte de sortie latérale, côté mer, où l'on retrouve la placette, les bancs, l'attente et les méditations de bon aloi que l'on murmure sous le clocher.

Comme Pasajes est un village avec un étage, il faut s'insinuer et parvenir à son balcon pour contempler son crâne de tuiles et sa chevelure d'antennes. Le chemin étroit en ciment, rigole. Les hortensias sont bouffis d'aise. L'église du sommet côtoie le sémaphore et l'épaule dans sa fonction d'avertisseur des âmes.

D'en haut, tout s'éclaircit. Ce petit joyau de village jalousement tenu à l'écart des flots humains, offre chichement avec une parcimonieuse réserve, mais cependant franche, est comme un quartier d'orange retourné. Il fait le gros dos à la manière d'une gondole à re-goudronner, comme un hérisson en boule. Sa vocation de préservation se lit de là comme une évidence. Et la cicatrice ou la plaie, je ne sais pas, que déroule le ruban de Donibane kalea, fait soudain figure de porte ouverte à l'outrecuidance. Mais passons. »

Merci Monsieur Mazella de ces phrases, et de bien d'autres ! Et comme Julien Gracq l'a écrit à l'auteur « Il y a là bien des villages où on aimerait vivre - ne serait-ce qu'un moment - après avoir lu votre livre. Je ne peux guère vous faire, je crois de meilleur compliment. »

26 villages pyrénéens, de Pasajes à Cadaqués.
Léon Mazella. Atlantica. 16 €.

